

LE JOURNAL DE GUERRE DU CAPORAL BENITO MUSSOLINI

Il mio diario di guerra est un recueil de textes de Mussolini assez peu connu. Ce journal, tenu entre le 9 septembre 1915, c'est-à-dire quelques jours après l'incorporation de Mussolini dans le 11^e Régiment des *Bersaglieri*, et le 18 mars 1917, date à laquelle l'écrivain-soldat, hospitalisé à la suite d'un accident de tir, interrompt sa narration quasi quotidienne, s'inscrit dans la lignée des nombreux « diari di guerra » rédigés dans des circonstances similaires ; mais, à la différence de la plupart d'entre eux, publiés après la fin du conflit¹, le texte de Mussolini est diffusé dès sa rédaction, c'est-à-dire en pleine guerre, sous la forme de lettres du front, adressées par l'auteur au *Popolo d'Italia* qui les publie entre fin décembre 1915 et février 1917. En 1923, cette quinzaine de textes est pour la première fois réunie en un volume, sous le titre *Il mio diario di guerra*².

Les circonstances de la rédaction et de la publication de ces lettres, le quotidien dans lequel elles paraissent³, la personnalité et le destin

1 P. Jahier publie *Con me e con gli alpini* en 1919, G. Stuparich *Guerra del'15* en 31, C.E. Gadda *Giorni di guerra e di trincea* en 55. À ces journaux tenus dans les tranchées s'ajoutent des

témoignages recomposés après la guerre et publiés dans les années Trente : *Giorni di guerra* de G. Comisso, *Un anno sull'Altipiano* d'E. Lussu.

2 Du vivant de Mussolini, l'ouvrage connut plusieurs rééditions après celle de 1923 (Milano, Imperia) : en 1930 (Roma, Libreria del Littorio), puis en 1934, dans le 1^{er} volume des *Scritti e discorsi di B. Mussolini* (Milano, Hoepli). On le trouve aujourd'hui dans le 34^e vol. de l'*Opera omnia di B. M.*, a cura di E. e D. SUSMEL, Firenze, La Fenice, 1961.

3 *Il Popolo d'Italia*, fondé en novembre 1914 par Mussolini quelques jours après sa démission de la direction de l'*Avanti !*, devient rapidement le principal organe de propagande de l'interventionnisme de gauche.

politique de leur auteur confèrent au recueil une place singulière au sein de la production littéraire italienne inspirée par la Grande Guerre. Ce texte est donc intéressant à double titre : non seulement d'un point de vue sociologique, en tant que témoignage sur la vie des soldats en première ligne, mais aussi, comme tout écrit autobiographique, en tant que document nous renseignant sur l'auteur, à travers ce que celui-ci dit de la guerre et de son propre rôle de soldat dans cette guerre, mais également à travers ce qu'il choisit de ne pas en dire. Ce journal ne peut donc manquer d'éveiller l'intérêt de ceux qui s'interrogent sur le parcours idéologique et politique de Mussolini, dont *Il mio diario di guerra* éclaire une période charnière.

*
* *

Lorsque Mussolini entreprend, à la veille de son départ pour le front, la rédaction de ces « cronache di guerra »⁴, il est simple soldat ; en effet, alors que la plupart des intellectuels de l'époque, en particulier les écrivains et les journalistes, sont rapidement formés pour encadrer la troupe comme « ufficiali di complemento » (tels Stuparich, Gadda ou Lussu), la requête que présente Mussolini pour suivre le cours des élèves-officiers est repoussée : l'État-Major, à l'évidence, se méfie de son passé d'agitateur révolutionnaire et de *leader* socialiste, que son interventionnisme récent ne fait pas oublier⁵.

Acteur à part entière de ce conflit, son métier de journaliste⁶ lui confère un statut particulier, d'observateur et d'analyste : « Rivendico il diritto di trattare la questione, perché ho "studiato" coloro che mi circondano, che dividono meco il pane, il ricovero, i disagi, i pericoli ; ho "sorpreso" i loro discorsi, fissati i loro atteggiamenti spirituali e nelle più svariate contingenze di tempo e di luogo che la guerra impone al soldato ; in prima linea e in seconda linea ; in trincea e in riposo ; durante il fuoco, prima e dopo il fuoco ; nel treno attrezzato ; all'ospedale, nelle tradotte ;

4 *Il mio diario di guerra*, Roma, Libreria del Littorio, 1930, p.7. Désormais les renvois aux pages citées seront indiqués en exposant après le sigle DG.

5 Cf. sur ce sujet R. DE FELICE, *Mussolini il rivoluzionario*, Torino, Einaudi, 1965, p.319-20. M. fera donc la guerre d'abord comme homme de troupe, puis comme caporal, à partir de mars 1916, et caporal-chef en février 17.

6 Son expérience du journalisme commence en Italie dès 1904, avec ses premiers articles publiés dans *l'Avanguardia socialista*. Au fil des ans, il multiplie et diversifie ses collaborations en tant que journaliste. À partir de décembre 1912, il prend la direction du quotidien socialiste *Avanti !*, puis fonde, deux ans après, son propre journal, *Il Popolo d'Italia*.

al deposito di rifornimento, durante le marce di giorno e di notte ; sotto la pioggia, sotto la neve, sotto la mitraglia... »^{DG151}. Par cette déclaration, l'auteur revendique l'authenticité de son témoignage présenté comme un reflet fidèle de la réalité, un de ces textes qui, pour reprendre la formule de l'historien Antoine Prost, racontent « l'histoire vue d'en bas »⁸, c'est-à-dire vécue et retranscrite par un homme du rang.

Témoin privilégié puisqu'il partage pendant un an et demi l'existence des hommes de troupe, Mussolini s'emploie dans son journal à décrire la vie quotidienne des *bersaglieri* dans les tranchées, sous les tentes ou les abris de branchages : non seulement les moments intenses et terribles des combats, mais aussi la « vita più monotona »^{DG58} des jours où l'artillerie reste silencieuse, quand « la distribuzione dei viveri è l'unica variazione della giornata »^{DG58}. Mussolini fait découvrir aux lecteurs du *Popolo d'Italia* cette vie quotidienne sans gloire où, entre deux bombardements, les soldats trompent l'ennui, chacun à sa façon : « Tempo assassino. I bersaglieri tutti laceri, barbuti, infangati, scrivono le "franchigie", dormono, si spidocchiano, giocano a carte »^{DG216}. Les journées d'inaction, nombreuses dans ce type de guerre de position, « guerra di rassegnazione, di pazienza, di tenacia »^{DG80}, s'écoulent dans l'attente du ravitaillement, du courrier et des journaux, seuls liens avec l'arrière, tandis que certains s'aventurent entre les premières et les secondes lignes, en quête d'objets abandonnés sur le champ de bataille : masques à gaz, lettres, jumelles, sacs à dos, armes et « dappertutto disseminati a centinaia e centinaia i bossoli degli shrapnels »^{DG223}. Les objets sont troqués, revendus, ou transformés par les plus habiles : « Lungo la trincea è tutto un picchiare sui bossoli delle granate esplose, per ricavarne i braccialetti di rame da portare ai paesi... È lo "chic" delle trincee ! »^{DG221}.

Le texte de Mussolini fait donc découvrir aux lecteurs l'univers des simples soldats, leur état d'esprit et leur sens du devoir qui ne s'embarrasse pas de justifications compliquées : « È tempo di guerra : si va alla guerra. È naturale ! »^{DG11}, leur patriotisme et leur sens de l'honneur : « Dialogo colto a volo nell'oscurità : - Ritornare all'Austria le terre che abbiamo conquistato ? Questo non sarà mai ! - I nostri morti griderebbero vendetta ! »^{DG216}. Attentif aux petits riens qui font leur vie, il évoque les médailles gravées de signes « cabalistiques » que ces hommes,

7 Dans le numéro du *Popolo d'Italia* du 25 déc. 1915, ces lettres du front sont annoncées comme des « pagine di verità ».

8 *Les lieux de mémoire*, sous la direction de P. NORA, II : *La Nation*, 3^e vol., Paris, Gallimard, 1986, p.133.

de simples paysans pour la plupart, gardent sur eux en guise de porte-bonheur⁹ ; il relève leurs disputes absurdes : « Strano ! Sono uomini che potrebbero morire da un momento all'altro e si bisticciano per un sorso di caffè »^{DG64}, et enregistre leurs baisses de moral : « Anche oggi piove. Torrenzialmente. Queste tre settimane di pioggia incessante hanno esercitato un'influenza depressiva sul morale dei soldati »^{DG206}. C'est à propos du moral des soldats que Mussolini écrit ses pages les plus convaincantes sur la psychologie du combattant : « Il *morale* appartiene alla categoria degli "imponderabili" : non lo si misura, lo si sente, lo si avverte, lo si intuisce. Il *morale* è il maggiore o minor senso delle responsabilità, il maggiore o minor impulso al compimento del proprio dovere, il maggiore o il minore spirito di aggressività che un soldato possiede. Il *morale* è relativo, variabile da momento a momento ; da luogo a luogo »^{DG150}. Il dresse une sorte de typologie du combattant en fonction de ce critère : « Il *morale* dei soldati in prima linea è diverso da quello dei soldati delle retrovie ; le classi anziane e le classi giovani hanno un *morale* diverso ; i soldati contadini presentano differenze di *morale* in confronto dei soldati nati e vissuti nelle città. Il *morale* dei soldati che hanno battuto le strade del mondo, è più alto di quello dei soldati che non mossero mai piede oltre la cerchia del borgo natio ; le sfumature sono infinite, come innumerevoli sono i tipi umani »^{DG151}.

Le récit vivant et varié de cette vie en première ligne est ponctué par une douzaine de chants militaires, rengaines sentimentales et chansons populaires, que les soldats reprennent en chœur et dont Mussolini recopie fidèlement quelques strophes. Un même souci documentaire l'anime lorsqu'il retranscrit des listes de « voci del gergo di guerra, in voga nel [suo] reggimento »^{DG75}, comme le fera après lui un autre écrivain-soldat, Paolo Monelli, dans son livre *Le scarpe al sole*. En citant ces expressions argotiques, créées souvent par un détournement ironique du sens premier - une « pallottola intelligente » est une « pallottola che ferisce soltanto », « avanzare verso le cucine » signifie « retrocedere »^{DG75} - Mussolini donne en quelque sorte des clés de lecture de leur univers. L'accumulation, dans son récit, d'informations, de détails concrets et prosaïques vise effectivement à rendre le quotidien des soldats plus accessible à la compréhension des lecteurs du *Popolo d'Italia*, car la population de l'arrière a souvent une vision inexacte de la vie en première ligne, nourrie par les articles de certains journalistes comme ceux qui,

⁹ Lui-même ne peut se défendre de ces pratiques superstitieuses : « Chi non paga il suo tributo alle superstizioni delle trincee ? Tutti, ufficiali e soldati. Lo confesso : porto anch'io un anello fatto con un chiodo di ferro da cavallo »^{DG92}.

découvrant le campement du bataillon de Mussolini, trouvent l'endroit « pittoresco »^{DG240}.

Le style dans lequel est rédigé le journal contribue à cette recherche d'immédiateté et de proximité. Sèche et sobre, pauvre en adjectifs, la prose de Mussolini exploite une syntaxe simple, des phrases souvent courtes et nominales, comme dans cet extrait : « Ferito ? Morto ? Disperso ? Bombe, bombe, bombe tutta la notte, sino all'alba. Nessun morto, alcuni feriti. Mattinata di sole e di cannoneggiamento »^{DG42}. L'énumération asyndétique permet, par exemple, de traduire la confusion qui règne dans les paysages de mort : « Sul terreno tormentato e sconvolto sono disseminati, in disordine, bossoli di proiettili d'ogni calibro, giberne, scarpe, zaini, pacchi di cartucce, fucili, cassette di legno sventrate, tronchi di alberi abbattuti, reticolati di ferro travolti, scatolette

di carne vuote con diciture tedesche e ungheresi, fazzoletti, teli da tenda »^{DG46}.

Cette prose hachée, parfois presque sténographique, enregistre l'essentiel des actions, des impressions et des sentiments. Typique de nombreux « diari di guerra »¹⁰, caractéristique de ce que nous avons appelé « l'écriture de la guerre *en direct* »¹¹, elle dérive en grande partie des conditions de l'écriture : inconfort, danger, urgence. Mais ces particularités stylistiques sont probablement aussi le fruit d'une double influence littéraire : celle du « frammentismo vociano » et celle, plus évidente, du Futurisme¹². Le style des lettres de Mussolini est en effet nerveux et rapide, rythmé par des métaphores dynamiques et des onomatopées, indices d'un mimétisme sonore : « Ecco il *pam* secco e fragoroso dei fucili italiani. I fucili austriaci affrettano il loro *ta-pum*. Le "motociclette della morte" incominciano a galoppare. Il loro *ta-ta-ta-ta* ha una velocità fantastica. Seicento colpi al minuto »^{DG26}. Mais cette influence est loin d'être omniprésente, comme l'attestent, par exemple, les passages du journal où Mussolini exprime de façon au contraire presque académique l'émotion que suscite en lui le spectacle des cimes enneigées : « Nella chiarezza diafana, trasparente dell'orizzonte, si stagliano netti i profili e le merlature delle montagne bianchissime [...] Una linea

10 Nous l'avons étudiée pour le journal de Stuparich, in "G.S. : Dire la guerre", *Chroniques italiennes*, n°42-43, 1995, p.5-37.

11 *Ibid.*, p.9.

12 Cf. A. SIMONINI, *Il linguaggio di M.*, Milano, Bompiani, 1978, p.183. Cette proximité stylistique recouvre, malgré des motivations idéologiques différentes, une communauté d'engagement : les intellectuels de *La Voce* et les Futuristes ont été parmi les premiers à œuvrer pour l'entrée en guerre de l'Italie, à laquelle M. se rallie à l'automne 14.

sottile di porpora annuncia il sole. Se fossi poeta ! »^{DG140}. Il convient donc de relativiser le jugement d'A. Simonini lorsqu'il déclare que « tutto il suo *Diario di guerra* può dirsi futurista »¹³. D'autant que la guerre que font ces soldats et que Mussolini raconte dans ses aspects les plus quotidiens et parfois les moins glorieux, a peu de points communs avec la guerre-fête, la guerre-spectacle des Futuristes. Rien d'exaltant en effet dans les passages où l'auteur évoque la saleté dans laquelle vivent ses camarades et lui-même, car l'eau est trop précieuse pour servir à la toilette, les rats « fenomenali », gros comme des chats, qui peuplent les tranchées, la pluie et le froid qui, plus encore que les combats, minent les hommes en première ligne : « la pioggia è [...] forse il più massacrante di tutti [i nemici] »^{DG195}, tandis que de bien fragiles remparts prétendent les protéger : « La nostra trincea è fatta di neve. I sacchetti non contengono che neve gelata. Le pallottole passano come attraverso la carta velina »^{DG124}. Le récit est scandé par les macabres découvertes des cadavres qui les entourent : « Poco lungi un cadavere di austriaco, abbandonato. Il morto stringe ancora fra i denti un lembo di bavero della sua tunica che - strano ! - è ancora intatta. Ma sotto, attraverso la carne in putrefazione, si vedono le ossa »^{DG37} ; l'horreur de la scène n'empêche pas l'auteur de poursuivre par cette observation : « Gli mancano le scarpe. Si capisce ! Le scarpe degli austriaci sono molto migliori delle nostre » ; on qualifierait à tort cette remarque de cynique : dans cet univers de danger et de mort, les hommes apprennent à survivre de toutes les manières possibles.

Par cette représentation crue de la guerre et des combattants, à travers le sobre récit de la monotonie de leur vie, des risques courus et des privations endurées, le journal de Mussolini s'inscrit dans la lignée des plus célèbres témoignages littéraires italiens sur la Grande Guerre. Mais, en dépit de la communauté des expériences des écrivains-soldats, du fait de la dimension publique et du destin de l'auteur de *Il mio diario di guerra*, ce texte occupe une place singulière au sein de cette production.

*

* *

En effet, Mussolini ne se limite pas dans ses lettres à broser un tableau du quotidien en première ligne : travers l'évocation de ses sentiments et de ses réactions, des réflexions que lui suggèrent cette existence et ce conflit, il nous renseigne également sur lui-même, soldat

¹³ *Ibid.*, p.160.

parmi les combattants, mais aussi journaliste écrivant pour des lecteurs, et homme politique pour qui la guerre représente un enjeu. Ces trois voix se font entendre dans le journal, parfois en se conjuguant et en interférant sans que le lecteur en soit forcément conscient. Ainsi, lorsque, en septembre 1915, Mussolini évoque son impatience et sa joie de partir pour le front : « L'essenziale è di muoversi. Il pensiero di passare alcuni mesi in guarnigione mi sgomentava »^{DG11}, son émotion et son exaltation patriotique au moment de franchir l'Isonzo : « Mi son chinato sull'acqua fredda e ne ho bevuto un sorso con devozione. Fiume sacro ! »^{DG22}, ce n'est pas seulement, comme on pourrait le croire, le soldat qui s'exprime : c'est aussi le *leader* politique qui peut enfin répondre aux attaques de ceux qui, depuis l'entrée en guerre de l'Italie fin mai 1915, ironisaient sur l'interventionnisme de salon du directeur du *Popolo d'Italia*. Or, seule l'imminence de l'incorporation de sa classe l'a empêché de s'enrôler dès la déclaration de guerre à l'Autriche ; soucieux des conséquences pour l'image de l'interventionnisme, il s'en plaint dans une lettre de juillet 1915 : « Da due mesi di guerra io aspetto ancora - e invano ! - di essere richiamato [...] Migliaia e migliaia di interventisti hanno fatto il loro dovere arruolandosi come volontari, ma tutti guardano a Mussolini e l'assenza di Mussolini dal fronte danneggia la riputazione morale degli interventisti »¹⁴.

Lorsqu'il montre que ce conflit, nécessaire et légitime à ses yeux, n'implique pas pour autant une haine radicale de l'ennemi - surtout s'il est pris individuellement et qu'il partage les mêmes conditions extrêmes d'existence -, c'est encore apparemment le soldat qui parle ; cette impression est confirmée par le pronom pluriel « noi » que Mussolini utilise pour raconter un épisode de trêve tacite, et qui lui permet de se fondre dans le groupe de ses camarades : « fra noi e i tedeschi è convenuto una specie di tacito accordo, per cui non ci spriamo. Noi li vediamo e lasciamo inoperosi i nostri fucili ; essi ci vedono (e noi ci facciamo vedere anche troppo !) ed "essi" non tirano. Siamo qui, in

E. Lussu, interventionniste lui aussi, l'expliquera crûment, en 1936 dans *Un anno sull'Altipiano* : « Fare la guerra è una cosa, uccidere un uomo è un'altra cosa. Uccidere un uomo, così, è assassinare un uomo ». Dans ses lettres du front, Mussolini reste en deçà de cette analyse : il ne cherche pas les raisons profondes d'une telle réticence, dictée selon lui par une sorte de code de l'honneur dont le soldat italien sort grandi : « assistiamo allo sfilare di mezzo plotone di austriaci [...] È forse una corvée. Non è nelle nostre abitudini di innata cavalleria tirare sul nemico, quando è inerme »^{DG215}.

De même, les rares critiques qu'il formule sont toujours modérées. Ainsi, face au piètre art oratoire de certains officiers, lui qui saura quelques années plus tard séduire les foules par une rhétorique d'un genre nouveau se contente alors de commenter : « Il tenente colonnello parla. Discorso terra terra. Bisogna trovare altri accenti quando si è dinanzi a uomini di trenta e più anni »^{DG13}. Certes, ailleurs, il dit sa désapprobation quant à l'utilisation généralisée de l'alcool : « Non comprendo perché si faccia una distribuzione quotidiana di grappa ai soldati. In quantità minima, è vero, ma si dà ai soldati una pessima abitudine »^{DG79} ; mais le seul cas d'ivresse véritable qu'il mentionne concerne quelques soldats de la troupe croisés derrière les secondes lignes. Donc, pas d'excès en première ligne et surtout jamais d'officiers ivres dans le récit de Mussolini, alors que Lussu dénonce dans son livre les distributions massives d'eau-de-vie à la veille des attaques, synonymes, pour les soldats, de l'imminence de l'offensive, et multiplie les exemples d'officiers supérieurs alcooliques.

Ces lacunes dans le récit de Mussolini peuvent certes être imputées à la censure qui s'exerce à l'époque sur les organes de la presse de gauche, en particulier sur le *Popolo d'Italia*, soupçonnés de vouloir développer auprès du public la thèse d'une guerre démocratique ou, pire encore, révolutionnaire¹⁶ ; mais on ne peut exclure qu'il s'agisse de silences que le journaliste s'impose à lui-même. L'autocensure est en effet indéniable dans cet autre passage qui clôt son développement sur le moral des soldats : « Non è il caso - ora - di dire ciò che si è fatto per tenere alto il morale dei soldati italiani e ciò che *non* si è fatto. Verrà il tempo anche per questo discorso »^{DG153}. Si l'emploi de la « forma passivante » et l'italique de la négation sont lourds de sous-entendus, il n'en reste pas

mondiale et cinéma italien : *La Grande Guerre* de M. Monicelli", in *Historiens-Géographes*, n°352, mars-avril 1996).

16 Cf. R. DE FELICE, *op. cit.*, p.319.

moins que, au moment où il écrit ces lettres, Mussolini s'interdit tout propos susceptible d'entamer l'élan national et renvoie à l'après-guerre les règlements de compte. On est loin des colères de Gadda, de l'indignation de Lussu ou des observations désolées de Stuparich, face aux évidents dysfonctionnements de l'armée italienne, en particulier de l'État-Major. Mais rappelons que le point de vue de Mussolini est différent de celui de ces trois écrivains : il écrit et publie ses lettres en pleine guerre, alors que Stuparich et Gadda tiennent leur journal sans intention de le publier dans l'immédiat, ce qui leur donne une plus grande liberté de parole ; quant à Lussu, il raconte sa guerre dans les années Trente et, même s'il s'en défend, la représentation critique qu'il en propose se nourrit de la connaissance des événements et du système politique qu'elle a engendrés¹⁷.

Le contexte de production de *Il mio diario di guerra* est donc différent, tout comme le but poursuivi : comment rendre crédible et admirable l'engagement des soldats italiens et rallier la population de l'arrière à cette grande cause qu'est la participation de l'Italie au conflit, si l'on remet en question non seulement le droit mais aussi le devoir de tuer, si l'on jette le doute dans les esprits en multipliant les critiques et les accusations ? Derrière les silences et les réticences verbales du soldat Mussolini, on devine alors la prudence de l'homme politique, soucieux d'œuvrer pour la constitution du « fronte interno » ; dans cette entreprise, le quotidien qu'il dirige et dans lequel il publie ses lettres a un rôle fondamental à jouer : celui de « [...] tenere salda, durante e anche dopo la guerra, la compagine nazionale », comme il le précise dès juillet 1915¹⁸. Cette mission explique l'attitude du *Popolo d'Italia* envers le gouvernement, « un atteggiamento patriotticamente benevolo », pour reprendre une formule de R. De Felice¹⁹, les attaques étant réservées aux neutralistes de tout genre, en particulier les socialistes italiens dont le parti - le seul en Europe à continuer de s'opposer à l'entrée en guerre du pays - a exclu de ses rangs l'ex-directeur de l'*Avanti!*

Loin de produire un texte critique ou dénonciateur, l'un des objectifs de Mussolini dans ses lettres est de proposer des représentations positives de la guerre et du combattant italien, sans cacher pour autant, on l'a vu,

17 Sur le témoignage de Lussu, et le film que F. Rosi en a tiré, cf. notre article : « Littérature italienne, cinéma et Première Guerre mondiale : *Un anno sull'Altipiano*. Du texte à l'image », in *Chroniques italiennes*, n°47, juin 1996.

18 Lettre citée par R. De Felice (*op. cit.*, p.321).

19 *Ibid.*

les dures réalités de sa vie. S'il définit par ces mots les soldats italiens : « sono disciplinati, coraggiosi, volenterosi »^{DG152}, il n'en fait pas pour autant des surhommes, encore moins des partisans de la « guerra sola igiene del mondo » : « Amano la guerra, questi uomini ? No. La detestano ? Nemmeno. L'accettano come un dovere che non si discute »^{DG90}. Leur héroïsme quotidien n'en est que plus digne de respect et ceux de l'arrière sont implicitement appelés à s'aligner sur leur courage et leur détermination. Dans cette perspective, deux catégories de soldats sont continuellement montrés en exemple par Mussolini : les Italiens immigrés en Amérique qui sont revenus en nombre pour défendre leur patrie : « i soldati tornati dall'America costituiscono la parte migliore delle truppe al fronte »^{DG139}, et les blessés dont il ne cesse de saluer le courage face à la douleur : « Ciò che più mi ha stupito e commosso [...] è lo stoicismo incredibile di cui danno prova i soldati italiani feriti [...] Non un lamento. È straordinario ! È ammirevole ! »^{DG73}. Ces cris d'admiration, les innombrables « Viva l'Italia ! » et autres exclamations patriotiques célébrant « la vecchia e sempre giovane stirpe italiana »^{DG23} qui scandent le discours de Mussolini trahissent, par leur caractère répétitif, le propagandisme de ces lettres et sont l'expression du nationalisme naissant de l'homme politique²⁰, que l'on retrouvera comme l'une des composantes essentielles du Fascisme.

Aux yeux de Mussolini, la guerre, définie comme un « grande crogiuolo »^{DG160}, permet de rassembler tous les Italiens, en leur faisant enfin prendre conscience d'une identité nationale commune, cinquante ans après l'unification politique du pays qui s'était faite sans la participation des masses : « L'Italia appare così, forse per la prima volta, nella coscienza di tanti suoi figli, come una realtà una e vivente, come la Patria comune, insomma »^{DG68}. Ce conflit mêle en effet non seulement les Italiens de toutes les régions, mais aussi de toutes les classes sociales. L'entente semble régner entre les soldats - « amicizia », « fraternità » sont des termes récurrents - et entre la troupe et les officiers : « Ho notato - con piacere, con gioia - che tra ufficiali e soldati regna la più cordiale camaraderie [...] Più che superiori, gli ufficiali mi appaiono come fratelli. È bello ! »^{DG30}

20 La « stirpe » est un des substantifs préférés de M. dans ses lettres : « il silenzio superbo di questi umili figli d'Italia dinanzi al dolore della carne straziata dall'acciaio rovente, è una prova della magnifica solidità della nostra stirpe »^{DG74}, « L'esserci adattati a questo genere di guerra è una prova meravigliosa delle qualità individuali e complesse della stirpe italiana »^{DG214} etc...

La majorité des officiers décrits par Mussolini sont proches de la troupe, comme ce général « [che] parla coi bersaglieri da uomo a uomo »^{DG205}, ou ce capitaine qui s'adresse à eux par ces mots : « Voi troverete in me, non solo il superiore, ma il padre, ma il fratello »^{DG29}, ou ce colonel exemplaire : « vive la nostra vita, soffre degli stessi disagi di un semplice soldato. Egli poteva restare in seconda linea con uno degli altri battaglioni, ma ha voluto essere col battaglione più esposto al pericolo. Ciò è molto simpatico e i bersaglieri apprezzano questo gesto »^{DG118}. La dernière phrase est symptomatique du projet de Mussolini : offrir une représentation flatteuse de l'univers militaire, où les relations hiérarchiques font place à des rapports fondés sur un respect mutuel, apparemment plus égalitaires bien qu'en réalité empreints de paternalisme. Le bataillon de Mussolini apparaît comme une petite communauté soudée par les sacrifices et l'accomplissement du devoir patriotique.

Il mio diario di guerra veut donner l'impression d'une unanimité dans l'effort et d'un ralliement général des hommes à cette guerre. Le problème de la cohabitation, au sein de l'armée, des interventionnistes et de ceux qui font la guerre sans l'avoir souhaitée est totalement éludé. Dans l'extrait suivant : « Questi umili figli del popolo, che hanno sentito la bontà della nostra causa e la santità della nostra guerra, meriterebbero di essere *valorizzati* un po' di più »^{DG233}, il faut être bien averti pour deviner, derrière l'euphémisme de la formulation, l'hostilité dont les volontaires sont la cible et dont Gadda et Stuparich se font largement l'écho dans leur journal respectif²¹. Qu'il s'agisse, de la part de Mussolini, d'une occultation volontaire du problème, cela devient évident lorsque l'on compare deux textes dans lesquels il relate la façon dont il apprend la mort au combat d'un célèbre interventionniste, Filippo Corridoni, syndicaliste révolutionnaire : dans *Il mio diario di guerra* l'auteur résume l'épisode par ces mots : « Terzi, l'attendente del tenente colonnello Cassola, mi dà - passando - una notizia tristissima : la morte di Corridoni ! »^{DG88} et il ajoute qu'un de ses camarades se met alors à pleurer. Dans la biographie que lui consacre M.G. Sarfatti en 1932, il donne plus de détails : « Mi venne incontro uno mentre riposavo un momento : "Sei tu Mussolini ?" "Sì". "Benone, ho una bella notizia da darti. Hanno ammazzato Corridoni. Gli sta bene, ci ho gusto. Crepino

21 Gadda écrit : "I volontari, fra cui vi sono degli eroi [...], sono odiati e maltrattati : questo mi dissero *tutti* i volontari con cui parlai" (les italiques de *valorizzati* et de *tutti* sont respectivement de M. et de Gadda).

tutti, questi interventisti"»²². Comment croire alors cette affirmation du journal : « Io non ho mai sentito parlare di neutralità e di interventismo »^{DG90}? S'il pratique déjà, dans le cadre de la mission qu'il s'est fixée, l'autocensure et le non-dit, Mussolini est aussi capable de falsifier la réalité.

En comparant ce texte avec d'autres « diari di guerra », on est également frappé par l'absence d'expression de sentiments vraiment personnels : Mussolini ne parle jamais du courrier qu'il reçoit, de sa famille dont il est séparé, ni des souvenirs qui ne peuvent manquer de lui revenir en mémoire pendant les longues périodes d'inactivité. Ses lettres du front sont dépourvues de ce qui fait l'intérêt des témoignages d'écrivains-soldats : l'épaisseur humaine de l'individu plongé dans la guerre et qui la raconte en direct²³. L'absence de détails intimes est évidemment liée au caractère public de ce « diario di guerra », mais elle sert aussi l'intention affichée par le narrateur de se présenter comme un « gregario » partageant l'existence rude et périlleuse de ses camarades, alors que ses relations lui permettraient, comme il tient à le faire savoir, de moins s'exposer²⁴, et légitime, d'une certaine façon, le rôle de médiateur entre les combattants et l'arrière, que Mussolini s'octroie à travers la rédaction et la publication de ces lettres. Destinés dès l'origine à la diffusion, ces textes ne sont donc pas un exutoire, mais une sorte de tribune d'où l'auteur prétend faire entendre la voix du front.

En réalité, loin de s'effacer dans le récit, Mussolini propose à chaque page l'image de l'homme public qu'il est dans la vie civile et qu'il reste dans la vie militaire²⁵ ; le soldat et le journaliste sont au service de

22 M. G. SARFATTI, *DUX*, Verona, Mondadori, 1932-XI, p.181. Autre exemple de cette

l'homme politique, et non l'inverse comme l'affirme sa biographe²⁶. Les lettres fourmillent en effet d'officiers et de soldats qui, toutes origines sociales et tous milieux culturels confondus, se pressent pour saluer le directeur du *Popolo d'Italia*, le fervent interventionniste auquel ils brûlent de manifester leur sympathie et leur admiration²⁷, ou qui, faute de le rencontrer, le lui écrivent. Mussolini intègre même dans son récit les textes de plusieurs de ces lettres ; à l'évidence, le souci « documentaire » relevé précédemment sert ici une autre cause que la représentation de la vie des simples soldats en première ligne : c'est d'autoreprésentation qu'il s'agit²⁸. Certains ont même parlé, à propos de ces lettres du front, de l'égoïsme de leur auteur²⁹. La focalisation sur le narrateur est évidente dès le titre donné en 1923 au recueil, *Il mio diario di guerra* ; l'adjectif possessif tranche sur l'ensemble de la production inspirée par la Grande Guerre³⁰ : dans le titre de la plupart des témoignages d'écrivains-soldats prévaut au contraire l'effacement du narrateur, l'anonymat volontaire qui vise à exprimer le caractère collectif de l'expérience de la guerre.

La fonction de ces lettres, en ce moment particulier de la vie et de la carrière de Mussolini, dépasse donc celles de la correspondance de guerre et du document sur la vie des poilus. En le montrant concrètement et quotidiennement impliqué dans le conflit, elles servent à prouver l'authenticité de sa conversion à l'interventionnisme, advenue entre l'été et l'automne de l'année précédente³¹, et à promouvoir la nouvelle image

nascita.”

26 M.G. Sarfatti écrit en effet que “lo scrittore, il polemista, lo studioso, l'uomo politico si sommano e scompaiono tutti nell'uomo d'azione ; anzi, nel soldato” (*op. cit.*, p.177).

27 Les exemples de ce type abondent : “Durante la distribuzione del rancio, un capitano medico mi cerca tra le file - Voglio stringere la mano al Direttore del *Popolo d'Italia*.”^{DG20}, “Una voce : - C'è qui il bersagliere Mussolini ? - Sono io. - Vieni che voglio abbracciarti [...] La tua campagna per l'interventismo onora te e il giornalismo italiano !”^{DG32}, “Non posso sottrarmi alla curiosità dei bersaglieri di un reggimento che sta alla nostra destra [...] Un caporal maggiore mi dice : - Scusi la nostra curiosità. Lei è... - Sono io.”^{DG205} etc...

28 Le détournement est flagrant dans ce passage où M., après avoir présenté par ces mots une lettre qui vient de lui parvenir : “È un documento interessante, nella sua commovente semplicità, e dimostra da quali spiriti siano sorretti gli umili soldati d'Italia”, cite la fin, plus que flatteuse pour lui-même, où le soldat évoque leur première rencontre : “Lei mi lasciò la sua firma, ma più ancora sento, nel mio cuore e nell'anima mia, una luce viva ed un contento che giammai scorderò e che mi accompagneranno fino al compimento del destino della Patria...”^{DG38}.

29 A. Simonini écrit : “Mussolini vi appare in tutto il suo egocentrismo. Parla spesso di sé come «principe povero», come «divo» in panni feriali” (*op. cit.*, p.185).

30 Seul Jahier, à notre connaissance, dans *Con me e con gli alpini*, se met lui aussi en scène dans le titre, mais il y accueille ses compagnons chasseurs alpins.

31 Rappelons les principales étapes de cette conversion : en juillet 1914, Mussolini publie dans *l'Avanti!* un article intitulé “Abbasso la guerra !”, puis en octobre un autre, au titre révélateur de

de lui-même qu'il entend proposer : celle d'un homme du peuple - par son origine sociale et son statut militaire de « gregario »³² - qui est aussi l'interprète privilégié des pensées et des aspirations de ce peuple, son porte-parole légitime puisqu'il en partage l'existence dans les tranchées. Les innombrables personnages cités avec leur nom, prénom, origine géographique, et parfois même avec leur profession³³ apparaissent alors pour ce qu'ils sont en fait dans le projet de Mussolini : des témoins convoqués nominalement, dans les colonnes du *Popolo d'Italia*, pour attester sa conversion politique et son engagement dans la guerre³⁴.

Ces lettres du front éclairent donc un moment clef de l'itinéraire idéologique et politique de l'homme public, conscient d'avoir définitivement tourné une page de sa carrière, comme le montre cet extrait où il coupe court aux propos d'un officier qui fait allusion à son passé de « subversif » : « Il colonnello [...] mi dice : - Sono stato parecchie volte di picchetto a Milano, per colpa vostra e dei vostri amici. - Altri tempi ! - rispondo »^{DG118}. Ces textes constituent une sorte de manifeste du passage de Mussolini du neutralisme à l'interventionnisme et assurent, aux yeux du lecteur d'aujourd'hui, la transition de l'internationalisme socialiste pacifiste de l'avant-guerre au nationalisme exacerbé de l'après-guerre, dont se nourrira le Fascisme. Ils n'ont finalement en commun avec les modestes témoignages qui racontent « l'histoire vue d'en bas » que le cadre : le récit fait par le journaliste de la guerre vécue par le soldat est globalement instrumentalisé par et pour l'homme politique.

La publication de ces lettres, sous forme de recueil, en 1923, c'est-à-dire au lendemain de la Marche sur Rome, par l'ancien combattant devenu chef du gouvernement, confirme leur dimension politique et

l'évolution en cours : « Dalla neutralità assoluta alla neutralità attiva e operante », pour opter enfin, en novembre, pour un interventionnisme déclaré, qui lui vaut de devoir démissionner de la direction de *l'Avanti !*, puis d'être exclu du Parti Socialiste.

32 Dans une lettre de décembre 1916 adressée à G. De Falco, rédacteur en chef du *Popolo d'Italia*, M. déclare : « Io mi trovo a mon aise tra il popolo che presidia le trincee » (lettre citée par Pini et Susmel, *op. cit.*, p.320).

33 Par ex. : « Il mio caposquadra è il calabrese Lorenzo Pinna di Nicastro, studente, volontario »^{DG39}, « Mi trovo sotto la tenda con un tal Jannazzone, un contadino del Beneventano »^{DG45}, « Altre conoscenze : l'avv. Ghidini, volontario negli alpini, avvocato bolognese »^{DG116} etc...

34 Ces personnages ne sont naturellement pas conscients du rôle qu'il leur fait jouer dans son récit, même lorsqu'ils l'assument spontanément tel ce *bersagliere* qui, revoyant M. en décembre 1916 après des mois de séparation, s'exclame : « Sono tanto contento di averlo ritrovato [...] Potrò dire che anche lei è stato in questo inferno »^{DG206}. Ce genre de déclaration permet à M. de répondre, par la voix d'un autre, à ses adversaires politiques qui continuent de faire courir le bruit qu'il est un embusqué.

incite à une relecture de l'ensemble. Certains passages, comme celui qui suit, où Mussolini rapporte les propos d'un *bersagliere*, prennent alors un troublant accent prémonitoire : « Signor Mussolini, giacché abbiamo visto che lei ha molto *spirito* (coraggio) e ci ha guidati nella marcia sotto le granate, noi desideriamo di essere comandati da Lei... »^{DG24}. Pour la première fois peut-être, Mussolini s'autodéfinit publiquement, à travers les paroles d'un simple soldat, comme un guide autorisé et même désiré³⁵. On comprend mieux désormais pourquoi le nouveau chef de l'Italie a tenu, dès son accession au pouvoir, à reposer ces lettres, rassemblées en un volume, à l'attention de ses concitoyens.

Anne BOULÉ

35 "Il Duce" est d'ailleurs le titre d'un article que G. De Falco consacre, le 26 fév. 1917, à l'ami et au confrère hospitalisé à la suite de graves blessures.